

étendue de terrain. Ils comprennent plusieurs bâtiments et occupent près de cent cinquante ouvriers. La force motrice de l'usine était louée d'ailleurs à plusieurs industries.

Les ouvriers avaient quitté les ateliers à sept heures, et MM. Passot, qui habite les environs de Paris, étaient partis de leurs bureaux quelques instants après.

C'est un passant qui apercevant les premiers flammes, a donné l'alarme à la mairie du vingtième arrondissement.

Accouraient bientôt sur le théâtre de l'incendie les pompiers des casernes Parmentier, Chaligny, Bercy, Sévigné, de la Mare et de l'Etat-major.

Le colonel des pompiers et le préfet de police dirigeaient eux-mêmes les secours. Dix-neuf lances étaient mises en mouvement.

Les agents des 19^e, 20^e et 12^e arrondissements et un détachement du 136^e de ligne assurèrent le service d'ordre.

A minuit, on était maître du feu, mais tous les bâtiments de la fabrique Passot étaient détruits.

On a à déplorer trois accidents de personnes : un caporal de pompiers a été blessé à la tête, un pompier à la main.

Un sieur Laus, chauffeur de la fabrique Passot, a été assez grièvement brûlé et transporté à l'hôpital Tenon.

Par le fait de ce sinistre, cent cinquante ouvriers se trouveront aujourd'hui sans travail.

La fabrique Passot était assurée, mais aucune des industries qui se servaient de sa force motrice n'avait pris cette précaution.

AUDACIEUX ESCROC

Mme de S..., qui habite le quartier des Champs-Elysées et est en ce moment, à Saint-Raphaël, vient d'être victime d'une escroquerie fort habile, qu'il n'est pas inutile de signaler.

La concierge de la maison recevait ces jours-ci une carte postale ainsi conçue :

« Veuillez payer demain une facture du magasin (ici le nom et l'adresse). Je vous en enverrai le montant de Saint-Raphaël. »

Suivait la signature.

Le lendemain, la concierge recevait la facture : « Notre expédition de ce jour en gare de Saint-Raphaël (carafes et cristaux) prix convenu 43 francs. » L'acquiescement en règle, avec timbre de quittance. La concierge payait et envoyait la facture à Mme de S., qui ne connaissait même pas la maison. Cette dernière, prévenue, a répondu que c'était la troisième concierge dans le même cas.

Une enquête est ouverte.

MENUS FAITS

On a arrêté, hier, en flagrant délit de vol dans un grand magasin de nouveautés un sieur K... de C..., âgé de trente-neuf ans, ingénieur civil.

K... de C..., qui a dissipé rapidement sa fortune, n'a pas tardé à en être réduit aux plus bas expédients pour subvenir à ses besoins. Il a déjà été condamné pour vols qualifiés à Genève et à Paris.

Nous avons raconté, hier, l'arrestation d'un sieur Gréte, qui avait tenté d'escroquer une grande maison du quartier de la place Vendôme.

Son complice, un sieur Léon Delannoy, demeurant avenue de Saint-Ouen, a été arrêté hier.

On recherche un individu qui vient d'imaginer l'escroquerie aux « étrences ». Très correctement vêtu, il se présente chez de riches particuliers à l'heure où il sait que les domestiques sont seuls.

Il remet à la femme de chambre un paquet de livres, raconte que ce sont les livres d'étrences que madame vient d'acheter et montre en même temps une facture que l'on se hâte de solder.

Quand il est parti, on s'aperçoit que le paquet ne contient que de vieux bouquins sans valeur, et que l'escroc n'a jamais vu la maîtresse de la maison.

Un cheval attelé à une voiture de camionnage s'est emballé hier, au coin du faubourg Poissonnière, et a brisé la glace de façade du restaurant Notta. Les dégâts s'élevaient à 45,000 francs.

Léon Brésil

Les livres d'étrences de tous les éditeurs sont vendus, avec une réduction de prix importante, aux libraires Arnaud, 26, avenue de l'Opéra, et 215, Palais-Royal.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE. — La *Jacquerie*, drame lyrique en quatre actes de M. Edouard Blau et Mme Simone Arnaud, musique d'Edouard Lalo et M. Arthur Coquard.

Cette œuvre sort du commun en un point qui nous touche entre tous : elle est d'idées généreuses. Au lieu de ravaler la pensée du public elle tend à l'élever. Si, dans le poème, le développement des faits dramatiques ne va pas toujours selon mon vœu, je suis reconnaissant aux auteurs de leur désir de poser une question humaine. Les réserves qui sont à faire sur l'exécution même de la pièce ou, plus proprement, sur la conception de la fable scénique, laissent intact le fond des choses. Nous sommes heureux de rencontrer, en un ouvrage lyrique, tout au moins quelques indications dont la réflexion s'empare. On oublie trop qu'au théâtre, un spectacle riche et varié n'est que le cadre où peut et doit s'agiter le problème humain, individuel ou social. Ici, quels que soient les défauts du drame par la simple vertu de la donnée, une émotion, un enseignement de pitié me pénètrent. En dépit de nombreuses banalités d'invention, l'impression ressentie n'est rien moins que banale et l'attitude des spectateurs, à mon avis, la bien montrée.

A l'endroit de la musique, le succès a été très vite, très juste et très caractéristique. Je ne puis que répéter, d'abord, ce que je disais, l'autre hiver, de l'intérêt singulièrement attendrissant de cette collaboration, en laquelle un vieux maître mort, respecté, honoré, admiré de tous, sort, pour ainsi parler, de sa tombe, mettant sa main dans celle d'un jeune homme, l'associant à son propre renom. Cette *Jacquerie* s'offre, d'ailleurs, à franches allures : elle est nourrie, soutenue, agissante. Nous n'avons pas, je m'en conviens, toute l'expression du drame lyrique conforme à notre idéal. Mais on est intéressé, captivé, parfois même, remué intimement par la sincérité de la recherche, la variété des couleurs et la noblesse continue des tendances. La poésie qui s'ajoute au drame affirme la compréhension du sujet par les deux musiciens, au-dessus des insuffisances de l'action. On sait, au surplus, que le premier acte est de Lalo et tout le reste de M. Arthur Coquard. Ce qu'a été Lalo et ce qu'il a fait, nul ne le ignore. Ce qu'est M. Coquard et ce qu'il est permis d'attendre de lui, cette œuvre nous le fait savoir.

Je parlais, tout récemment, de la légende historique à propos de *Frédérigo*. Ce qu'il y a de musical dans l'argument de la *Jacquerie*, vient le mieux du monde à l'appui de mon dire. Ayant à peindre un sombre et tragique milieu, les auteurs n'ont emprunté à l'histoire qu'un point de départ et ils se sont ingénies à incarner les forces dirigeantes de leur affabulation en des types reconnaissables. S'agit-il de montrer les deux courants qui traversent et régissent les soulèvements populaires, l'esprit de brutalité et la claire aspiration à la justice : ils mettent face à face deux plébéiens : le bûcheron Guillaume, violent et dur comme sa cognée, et l'écolier Robert, plus instruit, d'intelligence plus libre et d'âme plus lumineuse.

Entre les deux, voici la mère de Robert, la personnification des souffrances des humbles, le vivant appel de la Pitié. Le seigneur, au nom de qui les exactions se commettent, est la naturelle figure de l'Oppression. Chaque fois que paraissent ces divers personnages, le spectateur aura le sentiment net de la signification voulue des scènes. Aucune explication inutile ne saurait plus gêner, si le drame était bien inventé en ses détails, l'élan de la musique. Détacher les éléments significatifs et les incarner significativement est le premier trait de l'art légendaire lyriquement compris. Malheureusement, le second trait est de s'affranchir des vaines contingences, embarrassant et banalisant la fiction, et, en ce point, nos auteurs ont défaut. Je conviens qu'il est malaisé de créer une action d'humanité essentielle, accusant des types et absolument claire en soi sans commentaires épisodiques compliqués. Toutefois, ou l'on n'arrive point à ce résultat, la mélodie et la symphonie ne peuvent ouvrir leurs ailes toutes grandes.

Je n'ai pas besoin de sortir de la *Jacquerie* pour voir cette chose avec éclat. Là où le drame demeure purement légendaire, par exemple dans la scène de la mère au second acte ou dans celle des deux femmes au quatrième, la pensée s'élève à une incontestable hauteur. Là où interviennent les combinaisons habituelles des opéras, comme au milieu du troisième acte, l'embaras du musicien se laisse voir. Mais compte fait, il est assez beau que d'une œuvre de jeune artiste, pleine de conscience et de dignité en elle-même, quelques pages vraiment émouvantes aient eu la possibilité d'émerger.

L'action se déroule en Beauvaisis, au village de Saint-Leu-d'Esserent, un jour de printemps, en 1538. Le seigneur de ce coin de terre s'ap-

prête à marier sa fille unique au comte de Savigny. Mariage de raison, cela va sans dire, et, comme chante une ballade allemande : « Malheur aux fiancés liés en dehors de l'amour ». Mais, pour le moment, il n'importe. La point est que les paysans leur fournissent la dot. Or, ils la fourniraient, malgré leurs plaintes.

Pourant, au fond de leur cœur, par excès de misère, ferment de la rébellion. La vieille Jeanne demande grâce : elle est veuve ; elle ne possède rien au monde, hors son fils — et Robert s'en est allé à Paris pour s'instruire. — Pourquoi l'a-t-elle laissé partir ?

On n'a cure de ses lamentations. Aux oppresseurs le travail des artisans, l'obole de des orphelins, le denier de la veuve !... En paroles amères, des manants tels que le bûcheron Guillaume laissent paraître leur colère. Leurs souffres menacés sont méprisés. Guillaume est, avons-nous dit, l'élément brutal des émeutes. Tout à l'heure, en face de lui, Robert sera la révolte intelligente. Et la vieille Jeanne, âme simple et profondément populaire, représente la tendresse meurtrie, l'aspiration au bonheur, éternellement trompée.

La première influence qui prévaut est celle du bûcheron. Il a chanté à ses compagnons la rude chanson de Jacques, Bonhomme et les fils de Jacques ont relevé la tête. La nuit prochaine, on se réunira dans la forêt, on s'armera pour la résistance. Mais, juste à l'heure grave, survient Robert. De la grandville, il rapporte des rêves d'affranchissement, un très grand amour, un trouble cruel. Un jour, blessé grièvement en une grave bagarre, on l'a porté dans un monastère. A l'œuvre de sa guérison, une jeune fille s'est vouée. Hélas ! cette radieuse consolatrice est d'un sang patricien. Point d'espérance pour lui ! Elle le haïra comme il le devrait haïr.

Avec cet incident, nous voilà dans l'artificiel et le romanesque. Ces vaines contingences, dépourvues de signification essentielle, qu'il fallait écarter à tout prix, nous saisissent. La conception même du personnage de Robert en est dénaturée. En effet, lorsque le jeune homme, par la suite, voudra prendre la défense de celle qu'il aime, son acte n'aura plus le caractère chevaleresque et désintéressé. Le plébéien n'est plus le héros d'une idée qu'on se plaisait à voir en lui : c'est un amoureux ordinaire, un fantôme d'opéra. Première déviation de la donnée « légendaire ».

Il paraît que le roi mande à Paris le ban et l'arrière-ban de sa noblesse, afin d'écraser Etienne-Marcel. Le fiancé de Blanche se rend à l'appel royal. Ici se place une scène entre seigneurs, contre-partie de la scène populaire. La donnée purement humaine amoindrit en ce pseudo-cadre historique. Nous continuons à dévier. Chacun devine, du reste, en la fille du comte de Saint-Leu, fiancée à Savigny, l'idéal jeune fille, dont Robert s'est possédé. Bien mieux : on pressent qu'elle s'est éprise du beau rustre. Son père peut bien lui imposer un époux qui n'est pas le nom de cet époux que lui répètent les échos de l'angelus du soir.

De cette exposition, un peu confuse en somme et surtout de forme conventionnelle, deux faits sont à retenir. Le plébéien et la patricienne sont énamourés l'un de l'autre. Robert, chef intellectuel du peuple, va se trouver en antagonisme avec Guillaume, expression des sauvages instincts de la foule. Voyons quelles conséquences se déduisent de ces prémisses mêlées.

D'abord, se dessine la lutte des deux tendances caractérisées par les deux Jacques. En une clarté reculée au fond des bois, sorte de sanctuaire naturel où les hommes ont dressé un Calvaire, le peuple se concerta. Se lier par un serment, même très solennel, ne suffit point ; il faut encore avoir un plan de conduite et ne s'en pas écarter. Guillaume parle de vengeance, de saccagements, d'incendies, de massacres ; Robert de loyauté, de modération et de justice... Force nous est de reconnaître que les discours du premier sont aussi nets que sont vagues les ripostes généralement intentionnées du second. En abrégé, Robert est élu chef, et c'est, finalement, le conseil de violence de Guillaume qui l'emporte. Ainsi vont souvent les révolutions. Donc nous n'avons rien à dire.

Cependant, le nouveau chef a compté sans sa mère. La vieille Jeanne a trop souffert ; elle ne veut pas sacrifier son fils. Robert la ramène par degré à la conscience du devoir, tout au moins à la résignation, devant l'image du crucifix et une figure de la Vierge en larmes. Celle qui vit mourir son fils et qui l'offrit pour le salut du monde, a donné le sublime exemple. Que Jeanne hausse son cœur ! L'humble paysanne boit jusqu'à la lie l'amer calice et prie en pleurant, pendant qu'autour d'elle on psalmodie le *Stabat Mater*.

Ce tableau, infiniment mieux conduit que le précédent, se termine par une scène assurément belle, on ne peut plus lyrique. L'effet en est grand. Nous étions pour des contingences pseudo-historiques : voici que l'accent de la vie humaine nous émeut au vif. Dès ce moment, la mère apparaît en pleine clarté.

Au début du troisième acte, on célèbre, au château, la fête du mois de mai. Autour de Blanche, les villageois se livrent à des danses avec accompagnements de chansons. Hélas ! parmi cette joie, combien mélancolique est la jeune fille ! Elle a vu passer Robert, et l'a reconnu. Que vient-il faire ? Ne sait-il pas qu'entre eux la naissance a mis une barrière que nul ne franchira.

Mais, brusquement, dans la nuit qui s'abaisse, on entend les mystérieux appels des bergers. Au loin des feux s'allument. Les clameurs grandissent et se rapprochent. Les révoltés poussent devant eux la tempête. Ils envahissent le château, ils prétendent infliger au comte la signature du contrat de déchéance. « Je renonce à noblesse et à gentillesse ». Sur son refus de signer ce papier rochellement étrange, Guillaume lève sa hache et prélude aux égorgements. Mais qu'on ne touche pas à Blanche ! Robert la couvre de sa protection et court la confier à sa mère pendant que ses amis saccagent, pillent, incendient sans pitié. Plus que jamais la brutalité se débride.

De pareilles péripéties se rencontrent en bien des opéras sous des aspects pareils. On les retrouverait, notamment, au troisième acte d'*Etienne-Marcel*. Je n'y vois nul intérêt. Il n'est certes pas impossible de mettre à la scène lyrique le sac d'un château. Seulement, il y faut plus d'art — je vois moins d'art — que de l'agitation et plus de vrai drame. L'épisode du papier de déchéance est par trop artificiel.

Après tout, tout se précipite vers le dénouement. Jeanne et Blanche, dans un préau de cloître, se lamentent en angoisses et finissent par unir leurs douleurs en une prière. De nouveau, voici que parle l'humanité, personnifiée en deux figures aisément définissables, en une situation d'ordre légendaire. Robert, tout sanglant, accourt. La cause des Jacques est perdue. A cette nouvelle, Blanche a laissé éclater son cœur. S'il n'est plus d'espérer pour les rebelles, elle mourra avec le paysan, elle peut maintenant lui crier son amour. Déjà, aux sons de la marche féodale, les seigneurs s'avancent. La scène amoureuse prend un caractère tragique d'apothéose dans la mort. Sur les chemins des malheureux s'enfuient, des blessés se traînent, le cloître est envahi. Le dernier paraît Guillaume, pour qui Robert est un traître... Et soudain, par la porte ouverte, les seigneurs font irruption. Jacques et patriciens, tous ont fait l'œuvre de haine. Où donc est la pitié ?

Je n'ai rien attendu des faiblesses du poème. Je n'ai rien caché de ce qui s'y trouve de qualités. C'est justice de déclarer que la musique en dissimule autant que possible la facilité et même, à plusieurs reprises, en fait jaillir des sensations d'humanité et jusqu'à de généreuses illusions de symbolisme.

L'acte de Lalo est nerveux, concis, pittoresque. On y applaudit la rauque chanson de Jacques Bonhomme, le poétique récit de Robert révélant son amour à sa mère, l'entrée des seigneurs, d'une allure grandement originale et la rêverie de Blanche, au son de la cloche de l'angelus. Deux ou trois thèmes, tirés de cette exposition, traverseront la pièce en se transformant. M. Coquard s'en est habilement servi. Mais ce n'est qu'un faible appoint dans sa large part de travail.

Le jeune musicien a l'imagination sensible et noble, avec un instinct de théâtre médiéval. Beaucoup de ses idées mélodiques se présentent en saillie, quelques unes ont une réelle beauté — en particulier la prière de Jeanne, flottant, à la fin du second acte, la force de se résigner et la phrase de Blanche, au quatrième acte : « La mort nous fait égaux... ». Ses charmo-

nies, assez audacieuses par endroits, se justifient par des intentions dramatiques spéciales. Pour son instrumentation, elle est, à coup sûr, diverse et colorée.

Je regrette que M. Coquard ne fasse point du leit-motiv un usage plus scéniquement rigoureux. L'usage qu'il en fait est, à mon avis, trop élastique. Par contre, ses tendances symphoniques sont très logiquement et très fortement affirmées. A cet égard, je citerai toute la scène de la conjuration comme particulièrement remarquable. De même, la scène des deux femmes, au dernier acte, établie en grande partie sur le « motif féodal ». Mais il convient de mettre à part, pour son intensité d'accent, l'étonnant épisode du *Stabat Mater*, digne d'assurer à lui seul la fortune de l'œuvre. Et nous mentionnerons, encore l'intermède gracieux de la fête de Mai, le mélancolique et poétique dialogue de Blanche et de son père et le duo final, coupé par une farouche et toute dramatique intervention de Guillaume.

L'interprétation de la *Jacquerie* est excellente de la part des chanteurs. Mlle Delna, dans le rôle de Jeanne, déploie sa voix admirable et se dépense à communiquer à tous l'émotion de son personnage. Une nouvelle venue, Mlle Kerlor, chargée d'incarner le type de Blanche, a semblé agréable au premier acte, mais insuffisante, au dernier. Il n'y a qu'à louer le ténor Jérôme, dont le clair et vibrant organe est un des plus francs que je sache à cette heure. M. Bouvet rend avec une sorte de fureur le fanatisme du bûcheron Guillaume, sans s'épargner un moment. Je ne veux pas oublier M. Devriès, personnifiant non sans dignité le comte de Saint-Leu.

Peut-être l'orchestre a-t-il encore un peu de précision à gagner. Je le voudrais plus animé de l'esprit de l'ouvrage, moins porté à s'éteindre, juste à l'inverse des artistes de la scène qui inclineraient plutôt à exagérer leur jeu. Pour tout dire, une belle soirée s'achève, qui fait connaître au public parisien une œuvre sincère, et consacre l'hommage rendu à un nom illustre en mettant en pleine lumière un compositeur indépendant et vaillant.

Fourcaud

La plus grande réputation : LIQUEUR GRAND MARNIER TRIPLE ORANGE FINE CHAMPAGNE

Soirée Parisienne

LA JACQUERIE

La *Jacquerie* n'est pas arrivée sans peine, à l'Opéra-Comique. Il faut bien avouer que, malgré le nom de Lalo, les directeurs ne se précipitent pas sur le nouvel ouvrage ; peut-être le nom de Coquard ne leur disait-il rien de bon.

Pourtant, parmi les directeurs, il s'en trouva un plus audacieux que les autres ; il eut confiance, monta l'ouvrage, eut un grand succès et sut faire autour de ce succès assez de bruit pour que le directeur de l'Opéra-Comique s'en émeut. Et voilà comment, grâce à M. Raoul Gunsbourg, le théâtre de Monte-Carlo fut pour la pièce le commencement d'une série à la rouge qui se continua à Aix-les-Bains et à Lyon.

Si la *Jacquerie* dut voyager avant de venir jusqu'à nous, elle ne fut pas moins compliquée dans son élaboration.

Lalo n'en avait écrit que le premier acte lorsque la mort vint le surprendre. Blau avait repris le manuscrit, dont trois actes étaient achevés, et ne songea guère à mettre sur pied le quatrième, lorsque, notre ami Fourcaud, qui connaissait le livret, proposa à Mme Lalo et à Blau de faire achever la musique par M. Coquard.

On fit bien à Fourcaud quelques objections. M. Coquard, jusque-là, n'avait produit au théâtre qu'une *Epée de Roland*, d'Armand Silvestre, jouée à Angers, et un *Mariage d'un jour*, qui, représenté à l'Opéra-Comique, n'eut que peu de représentations.

Mais Fourcaud avait foi en M. Coquard ; il persuada les intéressés et M. Coquard se mit à l'œuvre avec ardeur. Je crois que Blau ne se repent pas aujourd'hui d'avoir suivi le conseil de notre collaborateur et mes lecteurs seront heureux d'apprendre que le *Gaulois* est bien pour quelque chose dans le succès d'hier soir.

Un point restait encore obscur pour moi. Voulaient me renseigner, j'avais lu dans l'*Entr'acte* de samedi dernier que les paroles de la *Jacquerie* étaient non de Blau, comme je le croyais, mais de Mme Sophie Arnould. Certes, la célèbre artiste qui, au siècle dernier, charmait « la ville et la Cour », passait pour avoir de l'esprit, mais je ne la voyais pas du tout racontant en vers cette sombre révolte des paysans du quatorzième siècle : aussi me précipitai-je chez Blau et lui demandai-je la clé de ce mystère.

— Une simple coquille, voilà tout.

Blau avait un collaborateur, ou plutôt un collaboratrice, Mme Simone Arnaud, qui fit jouer à l'Odéon le *Fils de Jabel*.

Le musicien était pressé d'écrire le quatrième acte, dont les vers n'étaient pas encore faits. Il demanda à Blau, fort occupé ailleurs, de vouloir bien confier ce dernier acte à Mme Simone Arnaud.

M. Carvalho n'avait pas ici la possibilité de faire une brillante mise en scène : disons pourtant qu'il a su apporter dans la nouvelle pièce sa grande expérience scénique et son goût irréprochable.

Un seul décor mérite d'être cité, c'est celui de la forêt du second acte, une merveille d'art signée Jambon.

Les costumes, peu nombreux, sont de Thomas ; ceux du ballet sont particulièrement charmants.

Je regrette de n'avoir pas mission de dire à cette place tout le bien que je pense de l'interprétation. J'aurais été heureux de louer Mlle Delna, l'admirable tragédienne lyrique, la débutante Mlle Kerlor, M. Jérôme, l'excellent ténor, et M. Bouvet, qui a si remarquablement joué le rôle de Guillaume, le chef des émeutiers.

M. Bouvet, qui est, en même temps qu'un chanteur hors ligne, un peintre de talent, s'est composé une physionomie terrifiante.

Avec sa hache, il coupe les têtes, abat les arbres, saccage les palais.

Au dénouement, il aurait massacré tout si les planches de l'Opéra-Comique n'avaient horreur de tant de sang versé, et son arme implacable aurait pratiqué de sombres coupures dans la partition si le compositeur ne s'y était fort heureusement opposé.

Gaston Serpette

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à demain la suite de notre très intéressante feuilleton : LE CHEMIN DE LA PAIX, par M. J. Ricard.

Au dessert, Triple-Sec Cointreau « Angers ».

Les Dames trouveront des Corsages de diner et de bal à 60 fr., des Robes de soie à 150 fr. sur mesure, chez Bazau, 101, rue des Petits-Champs.

ETRENNES. VOIR LES MEUBLES VIARDOT, 36, RUE AMELOT

La vogue, cette année, est aux fleurs, aussi la Maison LION est-elle déjà envahie par le Tout-Paris élégant et mondain venu pour admirer ses merveilleux salons, bondés des étrences fleuries que les Parisiens s'arrachent à l'envi.

Que dire des sacs fleuris Directoire bonbonnières-jardinières à 10 francs.

Des écrans fleuris Pompadour avec bonbonnière, à 20 francs. Les Gismondas garnies d'orchidées rares et merveilleuses. Les Madame-Sans-Gêne aux oeillets parfumés. Les jardins de Semiramis légers et aériens. Les demi-vierges blanches et roses. Les collections d'azalées, de roses, d'orchidées, de chrysanthèmes variés, monstrueux de grandeur, les violettes Parme et Russe, si doubles et embaumées.

Enfin, les plus belles fleurs du monde réunies dans un féerique décor dont les salons de Mme Lion donnent une impression unique à Paris.

M. Gustave Robert, le critique de la *Revue illustrée*, vient de publier, sous le titre « La Musique à Paris, 1894-95 », un résumé très complet de la dernière saison des concerts. Par la profondeur de certaines études, par les qualités de style de l'auteur, grâce aussi aux programmes qui s'y trouvent réunis en appendice, cet ouvrage est appelé à un grand succès dans le monde des professionnels et des amateurs. (Fischbacher.)

Les Nouveautés pour Etrences de la Collection Hetzel

Douze Ouvrages nouveaux pour chacun des âges de la jeunesse et de l'enfance, tel est le lot présenté à sa nombreuse et fidèle clientèle par la Librairie Hetzel : *Elle à Hélice*, par Jules Verne ; *Allant*, par André Laurie ; *Les Dompteurs de la Mer*, par Edmond Neukomm ; *Les Petits Robinsons de Rocferme*, par Genevraye ; *Contes et légendes d'Egypte*, par G. Nicole ; *Mary-Beu, William et Lafume*, par Stahl et de Wailly ; *La famille de la Marjolaine*, par Aimé Girou ; *Le petit Jack*, par Alarshall ; *Le roi des Pingouins*, par A. Humbert ; *Maman en voyage*, par L. Frolich ; *Un déjeûner sur l'herbe*, par Casella ; et enfin l'Année 1895 du *Magasin d'Éducation*, superbe volume renfermant la presque totalité des ouvrages énumérés et ci-dessus.

A l'Entrepôt des Tissus, seule établie 4, rue de la Douane, Paris. Voir Mise en Vente à l'annuaire des Marchandises très avantageuses. (Voir aux annonces.)